



Chère au cœur de Marie Sizun, la Bretagne occupe une place privilégiée dans son nouveau roman. —  
© Arnaud Lesueur / Alamy Stock Photo

JEAN-BERNARD VUILLÈME

## **L'éternel retour des tourments enfantins**

**Sur une petite île bretonne, une Parisienne renoue dans la douleur avec une maison et des paysages familiers. Marie Sizun échafaude ce retour à soi avec maestria**

Treize livres, des romans surtout. Marie Sizun avait déjà 65 ans quand parut le premier, en 2005, *Le Père de la petite*, qui parlait avec force d'une fillette vivant seule avec sa mère fantasque, et dont l'existence sera bouleversée par le retour de son père, un prisonnier de guerre jusqu'alors inconnu de sa fille, tout de suite perçu comme un intrus.

Quinze ans plus tard, Marie Sizun parle toujours d'une fillette en souffrance au milieu de parents en proie à l'incompréhension et à l'incommunicabilité, à quoi s'ajoute souvent un doute identitaire du côté paternel. De livre en livre, Marie Sizun voyage dans le triangle mère, père et enfant(s), variant l'approche, le lieu, la perspective et le point de vue narratif. Il y a des écrivains pour l'enfance. Marie Sizun est l'écrivaine

de l'enfance, celle qui survit en nous et interroge, à travers les générations, bien au-delà de la jeunesse.

### Maison à vendre

Cette fois, elle emmène le lecteur en Bretagne sur les pas de Claire Werner, une Parisienne célibataire bientôt quinquagénaire décidée à vendre la modeste maison familiale située sur une petite île bretonne. Enfant, elle s'y rendait avec ses parents et sa sœur pendant les mois d'été. C'était une acquisition de ses grands-parents, lesquels avaient fini par s'y installer à l'âge de la retraite. Claire, elle, a cessé de s'y rendre deux ans avant le décès de sa mère, en confiant ensuite la location saisonnière à une agence immobilière, manière plus ou moins consciente de fuir son passé.

Le récit est rédigé à la première personne, ce qui est plutôt nouveau chez Marie Sizun, mais toujours dans la langue simple et pénétrante de cette autrice, diablement efficace pour dire les méandres de la mémoire émotionnelle chez ses personnages, leur fragilité, leur solitude et leur soif d'amour.

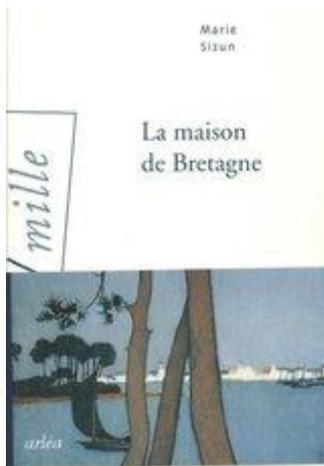
### Mémoire impitoyable

Le roman court d'un dimanche à un autre dimanche, le temps entre une arrivée et un retour, chaque jour faisant l'objet d'un chapitre. Quelques jours seulement, mais ce plongeon dans le passé entraîne un retournement complet sous les coups de boutoir d'une mémoire impitoyable, et presque d'une autocritique, au terme de laquelle le projet de vendre est abandonné pour celui de redonner vie et chaleur à cette maison.

La narratrice s'avoue à quel point elle aimait son père, artiste peintre fui par le succès, et à quel point elle détestait sa mère, prof de français, «rousse à la peau blanche, au verbe et à l'esprit froids», responsable à ses yeux d'enfant du départ du premier. Détestation, aussi, et pour ainsi dire au diapason de la famille, de sa petite sœur malvenue et mal aimée, dont la naissance aurait radicalisé le conflit parental d'une manière irréversible. Le thème de l'abandon, très présent dans l'œuvre de Marie Sizun, est abordé cette fois de manière frontale dans une scène presque insoutenable.

## Un cadavre dans la chambre

Tout commence par la découverte du cadavre d'un jeune homme blond dans la maison, blond comme le père, le jour même de l'arrivée de Claire. L'enquête rythme le séjour, sans lien logique avec sa propre vie, mais non sans liens symboliques, comme si les aléas de l'existence faisaient écho aux tourments intimes. Maison et paysages colorent fortement le récit qui va piano vers une sorte de réconciliation posthume; «[...] une maison, ce n'était pas seulement les murs, un toit, des souvenirs de famille, doux ou cruels, mais aussi le pays où elle était plantée». D'origine franco-suédoise, Marie Sizun aime la Bretagne. Cela s'entend jusque dans son nom (d'emprunt), celui d'un cap breton.



Roman

Marie Sizun

La Maison de Bretagne

Arléa, 257 p.